

Centre Pastoral Saint-Merry

Foi & Politique

Lettre de Carême 2017

Daniel Duigou



Centre Pastoral Saint-Merry • 76 rue de la Verrerie - 75004 Paris
Tél : 01 42 71 93 93 • Email : cphb.merri@wanadoo.fr • Site : www.saintmerry.org
Facebook : www.facebook.com/saintmerry • Twitter : [@SaintmerryCphb](https://twitter.com/SaintmerryCphb)

Foi et politique

Le débat politique est-il possible dans l'Église ? L'Église étant le corps du Logos, Verbe, Parole, Raison, (l'Église étant sacrement de Dieu), pourquoi y aurait-il des domaines dont on ne pourrait y débattre ?

Rappelons quelques fondamentaux

Que nous dit la Bible ? Que nous disent ces hommes qui scrutaient les événements et en cherchaient le sens, si sens il y a (ou il y avait) ? Ces hommes qui, de par leur histoire et donc leur origine, ont constitué progressivement, épreuve après épreuve, le peuple d'Israël, et ont développé parallèlement une pensée différente des autres peuples qui les entouraient, en particulier différente de la civilisation hellénistique. Cette différence n'est-elle pas due au fait que, contrairement aux autres peuples qui prenaient comme Dieu des dieux empruntés à la sphère imaginaire, Vénus, Zeus, les Hébreux, eux, l'ont pris dans la sphère du registre symbolique, rejoignant ce qu'un linguiste comme R. Jakobson a pu dire « Plutôt que de penser que c'est l'homme qui a créé le langage pourquoi ne pas considérer que c'est le langage qui a créé l'homme » ? De ce point de vue, chrétiens et athées ont en commun de considérer que c'est ce que l'homme fait du langage, dans sa parole qui accompagne ses actions, qui le fait ou non, véritablement, homme ?

La pensée hébraïque, une pensée « inspirée » ?

Mais que nous dit la Genèse, le livre de la Bible placé en « ouverture » des suivants ? La parole (ou le Verbe) est première. La parole de Dieu crée¹. Elle crée le monde. Le monde est en création. *Creatio continua*. La parole de Dieu crée l'Homme, l'homme et la femme. Dieu donne aux hommes le langage pour qu'ils participent à la création, pour qu'ils soient eux aussi des co-créateurs. La création est d'abord dialogue, dialogue entre Dieu et les hommes, dans l'altérité de l'autre, dans une recherche qui suppose aussi une liberté et une histoire.

¹ Lire Claude Tresmontant, *Essai sur la pensée hébraïque*, Cerf, 1962.

Une liberté de dire oui ou non à la construction, ensemble, de l'humanité.

Une histoire qui permet des étapes, des refus et des pardons, des retours en arrière et des avancées. Et ainsi, l'histoire se construit. Jour après jour, la nouveauté de la création se découvre. L'histoire a un sens, elle est « positive ». Dieu ne dit-il pas, chaque jour nouveau, que cette aventure est « bonne » et même « très bonne » ?

C'est dans cette philosophie de l'histoire que l'idée de Salut des hommes a pu germer dans la tête des prophètes. À moins que ce soit le contraire. Que, pour concevoir la notion de Salut, l'idée d'un monde en création se soit imposée². L'histoire n'est pas répétition. L'Homme n'est pas condamné à l'impuissance ni à la solitude. Il se réalise en entrant dans cette création et en devenant créateur, en ouvrant un a-venir. Seul, il ne peut rien, mais, dans une coopération Dieu / Homme, l'impossible devient possible, demain. La Bible est donc l'histoire d'un commencement, celle d'une création à vivre dans l'aujourd'hui d'une parole à dire pour que l'histoire soit commencement.

Rappelons-nous quelques passages significatifs de la Genèse

Dieu créa donc l'homme et la femme à son image et les invita à entrer dans le temps et la dynamique de la Création : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez là » (Ge 1, 28)³.

Dans la Genèse, après cette invitation à la création, le lecteur découvre l'épisode⁴ de la tour de Babel⁵ (Ge 11, 1-9).

² Lire Pierre Gisel, *La création*, Labor et Fides, 1987.

³ Attention à ne pas faire une fausse interprétation : le verbe « dominer » concerne la terre et pas les hommes.

⁴ Daniel Duigou, *A l'ombre de la tour de Babel*, Albin Michel, 2012.

⁵ Soulignons qu'en araméen biblique, *bab* et, en hébreu rabbinique, *baba*, sont deux expressions qui signifient « porte ».

De plus, en hébreu, *el* veut dire la « divinité ». Le nom de Babel, associé souvent à l'idée d'un désastre, renvoie donc aussi au sens de « porte du dieu ». Notons aussi qu'en arabe, *bab* veut dire également porte ...

Un dictateur, Nemrod, impose aux hommes et aux femmes un plan complètement fou : construire une tour pour atteindre le ciel. Il y a dans ce projet l'idée d'une cité idéale où un seul homme prendrait la place de Dieu pour imposer sa loi. Pour les dominer et les soumettre à sa folie, il leur impose en guise de langage un seul mot, plutôt un seul langage, et, là, nous pouvons penser qu'il s'agit d'empêcher la polysémie de chaque mot qui fait que personne ne peut dire sans mentir (« Moi je sais ce que je dis : ... »), et que nous avons tous besoin d'être écoutés par un, ou des autres, pour entendre ce que nous disons véritablement. Nemrod empêche ainsi les hommes de penser par eux-mêmes, de se distinguer les uns des autres; il les réduit à n'être que des robots (c'est l'exemple d'Hitler).

Alors, Dieu intervient, non pas pour punir, mais, en interrompant le chantier de la tour, pour libérer les hommes et les femmes de la folie dans laquelle ils étaient enfermés (ou ils s'étaient laissés enfermer) ; Il les libère d'une mort en les rendant à la vie.

Et Dieu donne une langue à chacun. Une nouvelle punition ? Les hommes et les femmes ne se comprennent pas. Ou comprennent, enfin, qu'ils ne se comprennent pas ? Mais cette nouvelle épreuve participe en fait à leur libération qui passe par l'apprentissage des langues, c'est-à-dire du langage de l'autre (du pluriel), c'est-à-dire de l'acceptation (de l'accueil) de l'autre. De l'Autre ? Ces hommes et ces femmes, en quête de sens (au départ, ils sont partis dans le désert à la recherche du bonheur), vont d'abord devoir bredouiller (d'où le nom de Babel ou de Babylone) pour apprendre la langue de l'autre, se parler, échanger, discuter et envisager un projet, mais cette fois en commun et avec Dieu !

Dans la même épreuve, une autre peur s'empare de ces braves hommes et femmes, celle de la dispersion (de la séparation). Ils sont en pleine désorientation, sans savoir où aller, avec le risque de se perdre et d'en mourir. Mais aussi avec la chance de se trouver, car l'on ne peut faire l'économie de se sentir perdu, si l'on veut espérer se trouver quand l'on se rend compte que les anciens repères, construits d'abord pour correspondre au désir des autres (des parents...),

ne correspondent pas à notre désir propre, singulier... Une panique s'empare d'eux. Dans ce nouvel épisode de la tour de Babel, Dieu ne s'amuserait-Il pas un peu des hommes, mais aussi de Lui ?

L'important pour notre propos (Foi et politique) est de remarquer que, dès la fin de ce passage de la tour de Babel, commence celui dans lequel Abraham est appelé par Dieu et où celui-ci répond « oui » (Ge 12, 1-9). Dieu l'appelle à partir, à quitter les siens, pour un autre pays à découvrir, pour une autre cité qui reste à construire. Abraham accepte.

Nous étions avant cet épisode comme dans une préhistoire, comme l'enfant qui n'a pas encore accès au langage (au symbolique).

Avec Abraham⁶, c'est la première fois qu'un échange entre un « je » et un « tu » se vit entre Dieu et les hommes. Cette fois, nous entrons carrément dans l'histoire (dite sainte), du chapitre 12 de la Genèse jusqu'au dernier de l'Apocalypse (la vision de Jean dans l'Apocalypse, c'est celle d'une nouvelle Babel, d'une nouvelle Jérusalem).

Certes, après l'épisode de la tour de Babel, il s'agit toujours de construire un espace de vie pour trouver le bonheur (*acheréi*, Psaume 1), mais, cette fois, c'est avec Dieu, dans une relation qui va permettre à chacun et à chacune d'accéder à sa propre parole et à son propre désir, de trouver ainsi sa place dans la reconnaissance de l'autre (mais, avant, dans sa propre reconnaissance vis-à-vis de lui-même, même si cela ne plait pas à l'autre...), celle de la différence, dans la justice de ce qui nous est dû⁷; il s'agit, grâce à Dieu, de construire un espace pour le bien de tous qui passe par *l'individuation*. Dans la Bible, c'est toujours Dieu qui ouvre une voie nouvelle à l'homme en lui laissant la liberté

⁶ Abraham change de nom, il accepte le nom que Dieu lui donne. Comme si l'identité était donnée par l'autre ? Voir la fonction du hé, ה qui est ajouté à son nom et à celui de Sara...

⁷ J'ose utiliser ici le verbe « devoir » dans le sens suivant : la « justice », celle de Dieu, c'est aussi reconnaître, accepter, accueillir dans notre rapport à l'autre et à nous-mêmes, le fait (la révélation) que Dieu donne la vie, *gratuitement* – une vie qui s'inscrit dans la différence, dans la singularité, l'un – sans exiger une dette.

de dire non. Un exemple : le passage de la Mer Rouge. Le « passage » nécessite effectivement un assèchement de sa jouissance imaginaire, qui a rapport au corps, pour un accès à la joie du symbolique, laquelle nécessite de faire du langage sa maison⁸... Autrement dit, qui est Dieu ? C'est celui qui permet à l'Homme de se réaliser Homme dans son humanité. Notons que celle-ci implique une double dimension, individuelle et sociétale.

La grande aventure de l'humanité commence avec Abraham. L'homme s'ouvre à Dieu, accepte de s'associer et de participer avec Lui à la création. Le sens advient avec l'Homme. Le futur de l'humanité devient possible. Il est à noter aussi que dans la feuille de route d'Abraham, l'humanité s'inscrit dans une double reconnaissance, celle de la différence et celle de l'universel. L'universel ne se comprenant que dans la pluralité.

Mais, entre l'écriture du texte de la Genèse et celle de l'Apocalypse, il y a l'événement « Jésus ». Jérusalem, ce devait être l'anti-Babel. Mais dans une même cohérence de pensée, de perspective et même de défi, Paul va annoncer une autre Jérusalem comme étant la ville promise à Abraham, pas une réplique de Babel, mais une cité construite avec Dieu où la paix et la justice règneront à jamais : la Jérusalem céleste (He, 11, 8-16).

Plus encore, dans son texte aux Éphésiens, fort de l'événement pascal, Paul montre que cette unité et cette paix voulues à l'origine par les hommes et les femmes de Babel, tentés à nouveau à Jérusalem, se réalisent dans le Christ : « C'est lui, en effet, qui est notre paix : de ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation : la haine » (Ep 2, 14).

Autrement dit, vivre le Christ, c'est vivre une citoyenneté qui engage l'individu pour construire une autre relation entre les hommes. Paul ouvre dans ce sens une nouvelle perspective politique qui projette l'homme dans le futur.

Le temps de l'Apocalypse n'est pas celui d'un futur, mais d'un « aujourd'hui » qui connaît à la fois l'écroulement du monde d'hier et la création de celui de demain. Ce n'est pas la fin du

monde, c'est le commencement d'un autre monde qui passe quand même par la fin du précédent – quelque chose doit mourir pour que quelque chose d'autre puisse naître, comme le passage de la chenille au papillon... À l'homme, loin de n'être qu'un spectateur, de s'engager dans cette histoire en pleine transformation, d'y prendre sa part de responsabilité et de réaliser ainsi sa vocation d'Homme. C'est, fondamentalement, un appel à une nouvelle conscience politique. Aux chrétiens d'être les citoyens du monde de demain.

Dans la période que nous vivons, avec un Président américain tel qu'il est, le chômage, l'absence de croissance, la faillite qui pointe, une Europe en veille, la montée du populisme, le risque de l'arrivée de nouveaux dictateurs, le besoin d'un retour à l'autoritarisme, l'élection présidentielle française revêt un enjeu considérable pour les temps à venir. Il y a un rendez-vous avec l'histoire. Personne ne peut rester neutre, à commencer par les chrétiens. Les « témoins » de la foi ne peuvent pas ne pas s'engager ; ils ont le devoir de prendre la parole. Les évêques n'ont d'ailleurs pas attendu en appelant à une refondation de la politique. Ils ont trouvé le ton juste, mais après ?

À la veille des élections, il y a une triple nécessité

La première, analyser la crise.

La deuxième, étudier les programmes des hommes et des femmes politiques qui proposent des solutions.

La troisième, choisir.

À chaque étape, le débat s'impose. Il s'agit de confronter les points de vue. La Bible ne donne pas de réponses. Les opinions sont inévitablement du domaine de la subjectivité sans que, pour autant, les futurs électeurs fassent l'économie d'une approche objective.

L'Église ne peut éviter le débat politique. Et d'abord en interne, si elle veut être logique avec elle-même avant de prétendre avoir d'une façon crédible une parole au sein de la société.

Mais le risque est la division qui peut provoquer des disputes, et donc des blessures.

À moins de prendre ce risque comme une chance et, cela, comme une occasion de

⁸ Cf psaume : « En toi j'habite, toi mon refuge... »

séparation dans le symbolique, et pas dans le réel ⁹.

Le risque de divisions peut menacer la fraternité qui suppose l'idée d'une certaine unité. Qui peut même aller jusqu'à ce que les participants se posent la redoutable question : « Croyons-nous en un même Dieu ? » C'est alors le risque d'un schisme (ou d'un coup d'État) qui agite actuellement le Vatican autour de (ou contre) l'action du pape François.

Pourquoi ne pas accepter que l'idée que nous nous faisons de Dieu, qui dépend de l'imaginaire de chacun, est certainement très différente pour chacun d'entre nous. La découverte de ce qui est différent – dans l'idée que l'autre s'en fait – peut être l'occasion de remanier la nôtre vers plus de vérité symbolique. Au cours du débat, les participants font l'inévitable découverte que l'autre, ne partageant pas le même point de vue, peut devenir un adversaire, voire peut-être un ennemi. Mais alors, n'est-ce pas revenir à Babel, ne pas accepter la différence de l'autre, la séparation symbolique d'avec l'autre ? Pourquoi faire de différences un différent ? Dans ces conditions, quel sens a la « communion » au moment de partager l'eucharistie ? N'est-ce pas alors une farce se nourrissant d'un mensonge ? Pourquoi ne pas accepter qu'il s'agisse de communier dans nos différences, nos singularités ? N'est-ce pas l'expérience à vivre à Saint-Merry ¹⁰ où nous avons toujours insisté sur le fait que ce qui y réunissait les membres était ce que chacun avait de singulier et non pas ce qu'il y avait de commun avec les autres (Jacques Mérienne). D'où l'idée qu'à Saint-Merry il s'agit d'une « communauté »...

Nous sommes au cœur de ce qui constitue l'Église. Au cœur de la foi en Jésus le Christ.

Rappelons l'insolente subversion - du latin *subversio*, de *subvertere* « renverser » - que représente l'annonce de l'Évangile et qui touche aussi bien l'individu en tant que personne, que la

⁹ Séparation, *godech* en hébreu, **גדת** qui signifie aussi « sainteté » en hébreu, soit la libération du carcan du « moi », celui de l'imaginaire...).

¹⁰ Je rappelle que le mandat du cardinal Marty était d'inventer une nouvelle manière de faire Église en accueillant la nouveauté du monde, notamment en accueillant les artistes contemporains ... Dans l'orientation pastorale votée en 2015, nous précisons notre axe : « La naissance du sujet ».

société en tant qu'ordre établi. La force contestatrice des textes comme le *Magnificat* (Lc 1, 46-56) ou les Béatitudes (Mt 5, 1-12). La radicale nouveauté que constitue le récit de la naissance de Jésus, emmailloté, placé dans une mangeoire, présenté aux seuls bergers sans papiers, qui sera reconnu plus tard comme le Messie (un texte qui ne peut s'interpréter qu'en rapport à l'autre événement, celui de la mort et de la résurrection de Jésus). C'est pour des raisons politiques que Jésus sera mis à mort, alors qu'au pied de la croix un centurion le reconnaîtra pleinement Dieu parce que pleinement homme. (Jésus est le signe de l'avènement de Dieu en l'homme).

Rappelons enfin, pour terminer ce premier choix de textes parmi bien d'autres, celui, fondateur de l'Église, *La Pentecôte*, cette fois dans les Actes (2, 1-13), sous la plume de l'historien Luc. Ce texte ne peut se comprendre qu'en opposition à l'épisode de la tour de Babel : des langues de feu se posèrent sur chacun des apôtres qui se mirent à parler toutes sortes de langues étrangères.

Cette assemblée « révolutionnaire », sans frontières, qui réunit tous les hommes et toutes les femmes jusqu'aux périphéries de la société, jusqu'aux périphéries de la terre, préfigure la Jérusalem céleste ; elle permet déjà d'en goûter les parfums de la liberté, de la paix et de la fraternité accomplie. Et ce, avec l'acceptation que nous parlons toujours des langues étrangères, les unes aux autres, même quand il s'agit de la « même langue... » A moins que cette (sainte) assemblée ne soit constituée que d'hommes (et de femmes) ayant un peu trop bu...

Mais à quelle praxis l'Évangile nous renvoie-t-il aujourd'hui ¹¹ ?

Dans le monde, le chrétien est dans un exode (« *ivrit* », hébreu signifie passage : nous sommes de passage sur cette terre) permanent (ou un nouvel exode) vers une terre promise, à la recherche d'une patrie. D'où cette tension permanente en lui dans un monde qu'il considère comme inachevé (comme d'ailleurs la tour de Babel...). Son témoignage, c'est la

¹¹ Daniel Duigou, *L'Église sur le divan*, Bayard, 2009, en collaboration avec Claude Plettner.

certitude d'avoir découvert en Jésus-Christ la vérité sur l'homme et sur l'histoire.

Son témoignage passe par une critique incessante des idées et des programmes, y compris celle de la théologie qui ne doit pas se confondre avec une idéologie (unitaire, justificatrice et légitimation d'une société établie).

Ce témoignage passe aussi par une confiance en l'homme, en sa capacité à dépasser ses certitudes, ses propres peurs face à l'avenir, à l'étranger, à lui-même.

Un témoignage qui passe enfin par une espérance au-delà de l'histoire ; c'est Dieu qui donne sens à l'existence humaine au-delà des circonstances qui la limitent et qui semblent la condamner au simple hasard ou accident de l'univers cosmique.

L'acceptation de la confrontation est elle-même langage de l'espérance¹².

Aussi, au sein de l'Église, dans une communauté qui désire vivre le Christ, le débat qui permet à des hommes et à des femmes de confronter leurs idées, qu'elles soient politiques ou autres, au risque de la dispute, ou à la chance de la *disputatio*..., est une expérience fondamentale à vivre, un acte de liberté qui signe un acte d'amour les uns vis-à-vis des autres. Un acte prophétique qui ouvre dans ce monde qui a perdu toute naïveté, une voix nouvelle, une manière nouvelle de vivre ensemble dans la recherche du bien commun. En acceptant de se confronter aux idées ou aux opinions des autres, les participants signifient que l'Évangile – que le Salut – ne se réduit pas à un programme politique ni même à une idéologie. Qu'il ait à vivre dans une recherche incessante d'un consensus pour ouvrir des chemins nouveaux à l'homme, à tous les hommes.

L'unité (« Qu'ils soient un comme nous sommes un », Jn 17, 11) n'est pas alors factice : elle se réalise dans cette communion vers un a-venir qui dépasse les simples compromis de circonstances, qui rassemble tous les hommes et les femmes et qui suppose un saut dans la gratuité et l'accueil de l'altérité de l'autre.

Dans une nouvelle façon d'être. Dans un nouveau paradigme. N'est-ce pas ce que nous dit le bouclier, l'étoile de David ? D'abord la pyramide, un triangle, avec le pharaon au sommet qui commande à tous, en particulier aux Hébreux à la base comme esclaves. Puis un second triangle avec le départ des Hébreux vers la liberté, triangle qui recouvre le premier, mais dont la pointe est vers le bas cette fois. N'est-ce pas à lire comme le fait que le monde entier repose maintenant sur le *un* de la singularité et que nul ne peut dicter à l'autre ce qu'il a à faire, à vivre, ou, s'il le fait, le fait que chacun est en droit de refuser pour se plier à la voix de sa conscience, de sa singularité extrême. N'est-ce pas l'exemple que nous donne Jésus ? La politique alors, aujourd'hui, ne devrait-elle pas avoir cela en point de mire, la responsabilité de chaque un¹³ ? C'est précisément parce que les participants au débat croient en cette unité réalisée dans le Christ, mais qui reste à construire au sein de la cité, qu'ils prennent le risque de prendre la parole, de confronter leurs opinions, de la dispute, et qu'ils posent ainsi un acte de foi en cette unité.

L'acte est alors politique, au sens le plus fort, celui qui trouve sa source dans le religieux (voir la racine « relire », qui fait lien social) ? Il est création de sens dans un monde en quête de sens.

Dans un monde en plein bouleversement, où le mensonge sert de critère de vérité plus il est médiatisé, ou le faux se confond avec le vrai, où l'opinion prend la place du fait, l'Église pourrait redevenir un formidable laboratoire d'idées, un creuset d'un nouveau style d'homme¹⁴. Elle n'a évidemment pas en poche les schémas du monde de demain, mais elle peut permettre ce

¹² Lire Claude Geffré, *Le christianisme au risque de l'interprétation*, Cerf, 1997

¹³ Certes l'Église est « le corps du Christ », mais la société elle-même n'est-elle pas devenue un grand corps, avec ceux qui s'occupent de ses « artères », de ces « boyaux » de ses zones de pensées, d'alimentation ? Ainsi, une bonne politique ne devrait-elle pas viser à faciliter la mobilité sociale. Un enfant de 12 ans, dans une école « lieu de vie » pour enfants différents (Bonneuil sur Marne) le disait ainsi : « Ils viennent de me faire passer des tests et me disent que je dois faire électricien. Mais moi, ma vie, c'est la plomberie, si je ne peux pas faire plombier ma vie est foutue » ! Pour choisir l'homme qui sera à la tête d'un pays, ce point de *la place* faite à chaque singularité ne doit-il pas être pris en compte, essentiellement ?

¹⁴ Lire Christoph Théobal, *Le christianisme comme style*, Cerf, 2007.

brassage d'idées et d'initiatives indispensables au vivre ensemble. Il ne s'agit pas de se substituer aux États ainsi qu'aux différentes institutions internationales, aux partis politiques ainsi qu'aux associations. Elle serait l'aiguillon, lutterait contre les discriminations et les replis identitaires, permettrait que tous les hommes s'expriment sans que personne ne leur impose leur vérité. À elle, l'Église, de rappeler sans cesse, là où et quand c'est nécessaire, que l'essentiel pour permettre le vivre ensemble est de toujours chercher avec l'autre, et avec tous les autres, les solutions de demain. C'est dans nos différences que se signifie l'universel et non dans une unité factice qui ne servirait qu'à interdire le débat. À l'Église d'être le garant de la diversité pour mieux signifier la réalité de l'humanité en marche.

La Jérusalem céleste n'est pas derrière nous ni au-dessus, mais devant : elle est encore à construire. Un débat vrai, significatif d'une vraie charité entre citoyens de bonne volonté pourrait constituer un laboratoire pour une démocratie actuellement dans un certain désarroi face à l'avenir. N'est-il pas utile de rappeler qu'elle fut d'abord pratiquée pour la première fois au Moyen-Age dans les monastères à l'occasion de l'élection du Père Abbé ?

Une dernière chose

L'exégète Xavier Léon-Dufour¹⁵ rappelle que l'eucharistie n'a de sens que si elle s'ancre dans la réalité de la vie quotidienne : « L'eucharistie est la vie chrétienne à l'état symbolique ». Mais quelle est cette réalité pour le « croyant » ? C'est celle d'une création en devenir : l'important, c'est demain. Xavier Léon-Dufour le précise : « L'eucharistie est, par nature, contestataire ». Au cœur de l'eucharistie, du partage du pain et du vin, l'Église rend possible ce passage de frontière d'une culture à l'autre, d'une représentation de l'homme à une autre et annonce la radicalité d'un changement. Dans une assemblée, lorsque des chrétiens (dans leur *devenir* chrétiens), malgré les divergences d'opinions qui peuvent les opposer, viennent partager le même pain et le même vin à la même table, ils créent un événement inouï qui bouleverse la structure de

la société et les règles habituelles de la communication : ils rendent visible déjà ce pourquoi ils se battent, la Jérusalem céleste qui réconcilie tout homme, leur offre la place qui est la sienne et qui rétablit la justice entre tous les hommes pour le bonheur de vivre leur propre désir dans le respect de l'autre. Surtout, au-delà de cette visibilité, les chrétiens réunis au nom du Christ *réalisent* déjà cette Jérusalem céleste, dans l'instant du sacrement de Dieu qui se donne à eux, comme un commencement d'un impossible possible dans leur propre vie. Là est la vraie richesse, la vraie nourriture spirituelle qui permet d'écrire une nouvelle page de l'Évangile, pas dans la lettre, mais dans l'Esprit.

C'est Jean qui reprend les paroles de Jésus : « À ceci tous vous reconnaîtrez pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13, 35).

Daniel Duigou

(Ce texte tient compte des remarques, compléments et suggestions de Chantal et Jean-Jacques Bouquier)

¹⁵ Lire Xavier Léon-Dufour, *Le partage du pain eucharistique selon le Nouveau Testament*, Seuil, 1977.